

ÉCOLOGIE, SCIENTISME ET RELIGION...

À partir du 19^{ème} siècle, la science moderne se voulait un moyen de rompre avec les récits mythologiques aux fondements des religions, comme la Bible pour le christianisme, et de lutter contre les superstitions qui ont permis à l'Église de maintenir son emprise aux côtés des seigneurs.

Mais certains penseurs l'ont aussi conçue comme une façon de réorganiser la société autour de nouveaux clercs, laïcs et déconfessionnalisés, parlant au nom de la technique et du progrès. À la fin de sa vie, Auguste Comte prône ainsi une «*Église positiviste*» qui s'occuperait notamment du culte des morts.

Le scientisme de l'écologue Haeckel

Le fondateur de l'écologie(1866), le biologiste prussien Ernst Haeckel, procède de la même façon. Sa philosophie, le «*monisme*» qui postule l'unité de l'inerte et du vivant, veut réaliser «*le lien entre la religion et la science*» comme l'indique le titre de l'un de ses livres (1893). La *Ligue moniste* qu'il fonde en 1906 compte cinq mille membres en 1911.

Haeckel, qui vend à son époque davantage de livres que Darwin, est souvent considéré comme un athée, ce qu'il n'est pas. Certes, il fréquente les congrès des libres penseurs, mais il le fait non par démarche anti-religieuse mais parce que, en tant que protestant luthérien, il lutte contre la papauté et le catholicisme.

Il se fait aussi le chantre d'un darwinisme interprété dans un sens gladiateur, où l'emporterait le plus adapté dans la loi de l'évolution, donc le plus fort. Cela lui permet de combattre le socialisme qui plaide pour une égalité qui, selon lui, n'existe pas dans la nature.

Le darwinisme pénètre facilement dans les sociétés protestantes (Allemagne, Royaume-Uni, Scandinavie, États-Unis...), car sa vision de la nature rude et sauvage peut être assimilée à une œuvre de Dieu. Pour les calvinistes puritains, on peut pré-comprendre Dieu dans la nature, voire aussi dans les autres religions non chrétiennes d'où leur intérêt pour les religions indiennes ou orientales (Emerson, Thoreau, Muir, Léopold, Holston III, partisans du New Age...).

Le darwinisme gladiateur et l'écologie

Le darwinisme plaît aux naturalistes américains car il légitime l'idée d'une lutte au sein d'une nature sauvage contre les Indiens ou les bisons et la promotion d'une agriculture moderne fondée sur l'écologie. On peut à la fois exploiter la nature dont Dieu nous donne les fruits, mais aussi la protéger, car c'est une œuvre de Dieu. Le racialisme de Haeckel, qui établit une hiérarchie des races où les Noirs sont en bas, n'est en outre pas pour déplaire à une société traversée par la question noire.

Le livre du botaniste luthérien danois Eugen Warming sur *L'Écologie des plantes* (1895) devient rapidement un *must* chez les naturalistes américains qui, à leur congrès de Madison (1893), décident d'adopter l'écologie comme discipline synthétique en lieu et place de la géographie botanique ou bien de la sociologie végétale.

Cet adoubement n'est pas neutre. Car l'écologie, telle que la conçoivent Haeckel, ses disciples et leurs successeurs jusqu'à Park et l'*École de Chicago*, se fonde sur une lecture biologique et organiciste du monde. La verticalité hiérarchique d'une lutte pour l'existence entre espèces, et au sein d'une même espèce, supplante la lecture horizontale d'une géographie qui analyse la répartition des espèces non pas biologiquement, mais en fonction des espaces et des pluralités socio-culturelles.

Les camps du bien et du mal

Le monisme favorise toute explication mono-causale, approche que l'on retrouve de nos jours où n'importe quel phénomène environnemental passe par la moulinette du «*climat*» (et du «*changement climatique*», tautologique puisque, par définition, le temps change tout le temps).

De la lutte pour l'existence, le botaniste américain Frédéric Cléments tire deux conceptions redoutables au cours de la première moitié du 20^{ème} siècle. Sa théorie du climat postule qu'une formation végétale évolue conformément à la vie - naissance, maturité, décès - et correspondance avec un milieu physique bien défini. Il y aurait donc une sorte de programmation inéluctable du vivant que l'être humain ne peut modifier qu'au risque d'être considéré comme un «*perturbateur*» (vocabulaire typiquement policier).

Corollaire de cette approche, Cléments considère le monde du vivant - être humain y compris -, sous l'angle du normal et du pathologique. Mais oublie que le pathologique lui-même relève aussi du normal puisque, comme l'a brillamment montré l'épistémologue Georges Canguilhem, la maladie est propre à l'activité humaine: sans elle pas de bonne santé, et réciproquement.

De ces conceptions découlent une écologie savante un certain nombre de concepts et d'approches traçant les camps du bien et du mal: les prédateurs et les proies, le pur et l'impur, le sacré et le non-sacré. Sous une apparence ingénue l'écologie savante véhicule peu à peu une conception hygiéniste et puritaine du monde tournant autour du péché religieux ou laïc. Le concept d'«*espèces invasives*» promue en écologie par le zoologue britannique Charles Elton, un social-darwinien convaincu, reprend par exemple sous une forme anthropomorphe le risque que ferait courir dans la société humaine l'arrivée d'immigrants.

L'écologie savante et le capitalisme vert

Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, l'écologie savante change de statut. Jusque-là, elle est limitée à certaines opérations (restauration des sols après le Dust Bowl, renaturation des milieux avec Aldo Léopold...) et à des politiques de préservation («*réserves*» naturelles avec un terme jusque-là utilisé pour mettre à l'écart les Indiens; «*parcs nationaux*» qui servent à forger une identité nationale autour du mythe de la wilderness...).

Désormais, changeant d'échelle et de fonction, elle se préoccupe des ressources naturelles dans une visée à la fois économique (conserver, protéger) et géopolitique (combattre la démographie du Tiers-Monde et la tentation communiste). Le tout opère sur fond de malthusianisme (prétendre que les êtres humains sont trop nombreux pour éviter de partager les richesses).

Les conférences internationales de Denver (1948) et de Lake Success (1949) alertent sur la question des ressources fossiles en prônant des mesures alternatives (recyclage, ressources non fossiles, électronucléaire, économie d'énergie). Elles jettent les prémises du capitalisme vert par le biais d'un argumentaire savant, scientifique en fait.

Deux ouvrages retentissants et très bien diffusés promeuvent l'écologie comme science globale avec des accents catastrophistes et messianiques. Dans l'un, Fairfield Osborn J^r parle de «*crise finale de la civilisation*» (*La Planète au pillage*, 1948). Dans l'autre, William Vogt évoque un imminent «*jour du Jugement écologique*» (*Road to Survival*, 1948).

Après la destruction atomique de Hiroshima et Nagasaki, l'élite américaine - dont font partie ces deux essayistes, le premier vivant confortablement des revenus de sa famille millionnaire et du zoo du Bronx qu'il dirige, le second étant stipendié par le précédent à la tête d'une fondation pour la conservation - se complaît ainsi cyniquement dans la fausse bonne conscience en agitant la menace de l'effondrement.

Le scientisme et l'écologisme

La religion monothéiste qui repose sur la peur apocalyptique devient un sous-texte conscient ou inconscient de nombreuses déclamations environnementales. La presbytérienne bigote Rachel Carson commence son *Printemps silencieux* (1962) par une véritable parabole de type biblique. Elle annonce la mort des oiseaux, des abeilles et des arbres victimes des produits chimiques tout en écrivant que «*cette ville n'existe pas*», qu'elle «*ne connaît aucun endroit qui a fait l'expérience de tous les malheurs*» qu'elle «*décrit*». Mais elle ajoute aussitôt que «*cette tragédie imaginaire pourrait aisément devenir une réalité brutale que nous*

connaîtrons tous». Dans ce prophétisme à l'état pur, l'usage du «*conditionnel*» («*pourrait*») est rapidement transformé en voix active par les journalistes pressés et les prophètes de malheur qui généralisent tout.

Sur le plan politique, les anciens personnalistes et les protestants comme Denis de Rougemont ou Jacques Ellul pilotent la structuration du courant écologiste en ralliant les naturalistes et les marxistes désabusés qui ont remplacé la philosophie de l'histoire par une naturalisation du social.

L'écologie réunit amoureux de la nature et gestionnaires du capitalisme vert sous l'aune consensuelle de la science. Elle se déploie: *Programme des Nations Unies sur l'Environnement* lié au *Sommet de Stockholm* (1972), publication du *Rapport Meadows* (1972) commandité par l'oligarchique *Club de Rome* (1972), des rapports comme *Blueprint for Survival* (1972), du *Rapport Brundtland* (1987) ou ceux du G.I.E.C. (centré sur le climat, mais dont les décideurs nous demandent de faire pénitence en mangeant moins de viande).

Elle devient un véritable scientisme pour qui seule la science a raison (= certains savants, en réalité), tout en édulcorant le principe fondamental du doute méthodologique et en prétendant que le consensus règne. Elle prend ainsi la forme d'une religion avec ses textes sacrés, son clergé et ses croyants plus ou moins fanatiques, jusqu'à la jeune Greta Thunberg qui vient de déclarer que «*ce serait une erreur de fermer les centrales nucléaires*» puisque «*d'après le G.I.E.C., l'énergie atomique peut contribuer à un nouveau mix énergétique sans carbone*» (*Le Monde*, 14 octobre 2022).

Philippe PELLETIER.

Le Puritanisme vert, aux origines de l'écologisme, Paris, Le Pommier, 2021.
Écologie et géographie, une histoire tumultueuse (19^{ème}-20^{ème} siècle), Paris, CNRS Éditions, 2022.
